

Stéphan MARETTE, Caroline LEJARS (Coordination)
UNE RECHERCHE DÉ-COÏNCIDENTE
POUR SE PRÉPARER AUX CRISES ENVIRONNEMENTALES ET ALIMENTAIRES
Postface de François JULLIEN
Éditions QUAE, Versailles, 2024

Dans cette lecture, je me concentrerai sur la postface de François Jullien qui mérite toute notre attention, d'autant que le concept qu'il y propose inspire tout l'ouvrage¹.

Tout philosophe souhaite sans doute laisser trace de sa pensée. Un des moyens employés est de lier pour toujours un mot et son nom. Cogito et Descartes, la monade et Leibnitz, la déconstruction et Derrida²... etc. François Jullien, lui, nous propose le terme de *dé-coïncidence* pour renouveler nos réflexions, dans la suite, me semble-t-il de la pensée latérale d'Edward de Bono (1967) ou de la pensée divergente, dite « hors du cadre », « out of the box ». Un exemple, devenu lieu commun, est le problème des 9 points à relier par une ligne brisée continue de quatre segments. Pas de solution sans sortir du carré que la vision de ces 9 points impose implicitement et dans lequel on s'enferme !

Pour justifier l'introduction de ce nouveau concept, est-il pour autant nécessaire d'affirmer que la coïncidence est « *satisfaction d'elle-même* », et qu'alors, la pensée « *ne s'en détache plus et s'y enlise, s'y sclérose et s'y stérilise : elle ne travaille plus et devient inerte.* » ? (p 135) Lorsque les choses « collent », un problème et sa solution, une œuvre et l'émotion, un projet et un résultat, pourquoi devrions-nous nous affliger ? D'autant que l'on peut compter sur le Réel pour venir désespérer nos attentes. C'est bien l'inattendu, le surprenant, le contrariant, l'adverse, qui viennent ouvrir à d'autres logiques, à d'autres compréhensions. Il faudrait, insiste François Jullien, « *tenter de détecter ce qui coince, ce qui bloque dans ce présent même pour tenter de le défaire et, par là même, de retrouver une prise sur notre futur.* » (p 136) Conseil qui me semble difficile à suivre, un peu trop « recherche de la cause du problème », peu adapté aux situations complexes construites par une multitude de paramètres hétérogènes qui rendent tout pronostic incertain. Par contre, il est sans doute juste de penser que « *renverser la table* » c'est prendre le risque de faire la même chose à l'envers³. De même, point fondamental, « *ne faudrait-il pas pouvoir commencer par remettre en question les termes mêmes dans lesquels les questions nous paraissent « devoir » se poser ?* » (p 140) judicieuse suggestion puisqu'on sait que la question impose souvent sa réponse, et, dans le même mouvement, exclut d'autres questions, c'est-à-dire d'autres réponses possibles.

François Jullien nous rappelle que le terme de *crise*, en grec, désigne ce moment de bascule soit vers la mort, soit vers la guérison. Incertitude du devenir. Est-il alors indispensable d'aller chercher la philosophie chinoise pour nous rappeler que toute crise est une opportunité, en laissant croire que la mort ne ferait pas partie de la liste ?⁴

¹ Ce livre est en téléchargement gratuit sur quae.com, à la généreuse rubrique Quae-Open.

² Les seuls qui font mieux, ce sont ceux dont le nom propre devient nom commun, comme Monsieur Poubelle, Kir, Braille ou Godillot par exemple

³ Combien faudra-t-il de « révolutions » violentes pour comprendre que changer de dominants ne change pas la règle du jeu de la domination et n'apporte qu'encore moins de liberté ?

⁴ F. Jullien s'est fait une spécialité de repenser la philosophie occidentale en « passant par l'étranger », en oubliant au passage que l'aspect stratégique de cette pensée chinoise a toujours été au service du despotisme impérial. Cf. J.F Billeter, *Contre François Jullien*. Allia, 2006... et le film chinois à gros budget récent *Full River Red* qui illustre bien la duplicité de la pensée stratégique. Taïwan peut s'inquiéter à juste titre !

N'est-ce pas remplacer alors l'acceptation de l'incertitude par le désir stratégique de maîtrise, passer de l'acceptation éthique d'une position basse à l'hubris d'une position de domination des processus qui nous échappent ?

Par contre le concept de « transformation silencieuse » qu'il nous propose est certainement plus adapté que celui couramment employé de « crise » qui suppose une brièveté, un présentisme que le changement climatique, en cours depuis le début de l'ère industrielle, dément par sa persévérante continuité et son accélération ces dernières décennies. Sur fond de ce processus toujours au travail, les catastrophes s'accumulent, et sont autant d'alertes qui, lorsqu'elles ne sont pas pensées ensemble, peuvent sans doute être négligées. Mais, ne s'agit-il pas davantage de *surdité* aux signaux de moins en moins faibles que d'un *silence* des transformations en cours !

Les modélisations proposées par le GIEC seront nécessairement « fausses » puisqu'incapables d'inclure tous les paramètres de la situation d'interdépendance d'une infinité d'éléments. « *La modélisation est toujours menacée, en effet, par ce que l'on n'a pas su y intégrer.* » affirme-t-il très justement (p 143). Mais quel modèle peut intégrer la totalité de ce qui existe ? et la pensée systémique s'est depuis longtemps déjà positionnée pour l'indétermination et l'imprédictibilité du futur. Mais, comme nous ne pouvons pas nous passer de modèles, qui se veulent prédictifs, leur intérêt n'est pas dans la justesse de cette prédiction, mais justement dans l'écart à cette prédiction, écart qui permet de se poser de nouvelles questions, de découvrir des paramètres négligés ou invisibles jusque-là. En rendant l'erreur possible et constatable, les modèles deviennent l'outil même de la dé-coïncidence souhaitée. Là où François Jullien nous propose : « *peut-être pourrait-on parler, plutôt que de « cause », de « propension » : s'y dit comment la situation est portée d'elle-même à « pencher » et se promouvoir, dans son cours, y laissant paraître une ligne de force d'où découle son orientation.* » (p 145), je me contente de parler de « paramètres », puisque, comme le disait Pascal, *toutes choses étant causées et causantes*, chacune participe au résultat final... qui lui échappe. Exactement comme nos actes s'affranchissent de nos intentions dans la réception qu'ils suscitent. De plus, il n'y a pas « *une ligne de force* » mais des forces qui, en s'affrontant, constitue l'apparence d'une unité dans le résultat même de ces luttes. Cette unité n'est que le fruit d'une diversité de rapports de forces.

François Jullien, tout en proposant de s'en affranchir, retombe dans une classique pensée causale linéaire lorsqu'il affirme « *la dé-coïncidence appelle chaque fois un travail minutieux de détection et d'évaluation pour discerner ce qui bloque, en situation, et pouvoir /s'/en libérer.* » (p 147)

Même si un intertitre de sa postface emploie le mot « politique » (« *politique de la décoïncidence* » p 148), ce qui nous est proposé est davantage un renoncement à toute dimension politique. L'exemple donné, d'une dé-coïncidence écologique l'illustre parfaitement. « *Disons-le de façon minimaliste : dès lors que, en ville, je prends mon vélo, et non plus la voiture, je dé-coïncide de la grande adéquation de la ville avec la voiture dont on sait qu'elle n'est plus viable.*⁵ .../... /La dé-coïncidence/ elle est égalitaire, ne se hiérarchise pas, ne construit pas de nouvelles « visions » du monde et ne prophétise pas, ce dont l'écologie est peut-être encore encombrée. Pas plus qu'elle ne pose de principes, elle ne projette non plus de fins, telos, qui toujours sont idéologiques : des « possibles » ne sont pas des « fins », ils rouvrent de l'avenir sans le

⁵ Cet exemple me semble illustrer une totale coïncidence avec une pensée bobocitadine très dominante. C'est peut-être l'architecture même des villes qui est à revoir... Merci de nous avoir épargné l'exemple du renoncement à manger de la viande pour sauver le monde à défaut de proposer des solutions de reconversions des éleveurs ! une réflexion systémique partirait du principe que là où il y a coïncidence, il y a aussi, en même temps dé-coïncidence, et réciproquement... comme l'ombre accompagne l'enseillement...

déterminer. » (p 147)⁶ Comme la plume au vent ou la brindille sur le torrent, ainsi l'individu s'arrange au mieux, développant des stratégies « agiles » pour sa survie... aucune remise en question collective des processus industriels, de la finance internationale, de l'exploitation des ressources tant humaines que naturelles. Adieu les valeurs, vive le bricolage égoïste au service de la survie : « *le sujet humain à venir – vu la difficulté qu'il y a aujourd'hui à modéliser un tel « avenir » – devra demeurer un sujet « agile », c'est-à-dire disponible dans son action pour répondre à l'imprévisibilité de la situation. .../... Il me paraît donc juste, en effet, et non pas d'un humanisme périmé, de chercher dans une capacité du moi-sujet une ressource plus originare pour faire face aux défis de l'avenir.* » (p 149) Autant être du côté du manche si la hache doit s'abattre ! Mais, un peu de dé-coïncidence dans la dé-coïncidence ne peut pas faire de mal, il faudrait quand même, passer du je au nous pour « *forcer les instances internationales elles-mêmes à ouvrir un écart* » dans la coïncidence imposée par « *le marché mondial et la grande adéquation du profit et de la rentabilité.* » (p 150)

Difficile en effet d'oublier toute finalité, tout contexte et les forces ambivalentes qui participent du processus qu'il s'agirait d'influencer et d'orienter dans une autre direction. Si l'avenir reste imprévisible, certaines conséquences catastrophiques le sont moins. La mort elle-même incarne ce mystère, elle a beau être certaine, on ne connaît ni l'heure, ni le lieu, ni le mode... À moins, bien sûr, de la programmer nous-mêmes, euthanasie humaine planétaire à laquelle nous tous aurons participé mais aucun n'en sera responsable, trop attaché à faire de son mieux pour survivre avec agilité. Dernière incarnation de nos désirs de toute puissance, qu'un transhumanisme dénie en s'aveuglant sur son désir d'immortalité et de planète B ?

⁶ C'est là encore une différence importante à propos de la conception des systèmes complexes : il n'y a pas de pensée systémique possible sans objectif, conscient ou non. Cf. Joël de Rosnay. *Le Macroscopie : vers une vision globale*. Le Seuil, Paris, 1975. C'est l'objectif de l'observateur humain qui rend pertinentes les informations et permet de leur donner un sens.